

Culture

SCÈNES



Le spectacle, créé en 2015 avec le cinéaste Jaco Van Dormael et un collectif de créateurs, a tourné un peu partout dans le monde, sur presque tous les continents, vu par 250.000 personnes, et a été traduit dans neuf langues. © JULIEN LAMBERT.

Le spectacle « Cold Blood » sera joué à Taïwan, l'incroyable pari

Michèle-Anne De Mey et l'équipe belge de « Cold Blood » embarquent la semaine prochaine vers Taïwan. Prêts à tout pour défendre la passion de leur métier et pour jouer leur spectacle devant un public... en acceptant de folles conditions imposées en ces temps de pandémie.

Un isolement créatif

Quinze jours sans quitter sa chambre d'hôtel, jours et nuits comprises. Et seule. Que faire ?, s'interroge Michèle-Anne De Mey, qui dès le 10 mars sera confrontée à cette question insolite. La chorégraphe a eu le temps de s'y préparer. Elle emportera avec elle de quoi lire (en commentant par *L'anomalie*, de Hervé Le Tellier). De la musique, surtout baroque et lyrique, mais aussi symphonique... sans oublier qu'elle reprendra, en mars 2022, son spectacle *Sinfonia eroica*, en version concertante. Elle fera du yoga, essentiel en cette cellule étroite. Du tricot. Elle sera en contact Zoom avec son fils, en Martinique. Mais surtout, elle emportera avec elle des tas de projets, qu'elle espère écrire là-bas. Avec l'intention de réaliser de petites capsules chorégraphiques, « contemporaines, abstraites, sur un couple ». Est-ce l'enfer ? Et si, pour la créatrice, cet isolement était une forme de paradis... N.C.E.

NICOLAS CROUSSE

C'est une histoire étonnante, folle, « extra » ordinaire. De celles que l'on racontera un jour à nos petits-enfants. Lorsqu'ils seront en âge de comprendre, ils ouvriront sans doute des yeux grands comme ça, en apprenant que ces choses-là se passaient en l'an de grâce 2021. Une époque, mes chers petits, où sévissait depuis un an une mystérieuse pandémie, portée par un virus aussi invisible qu'omniprésent. En ce temps-là, donc, les artistes étaient privés de contact avec leur public. Il leur était impossible de monter sur scène, de jouer, chanter, danser... Enfin, presque.

Presque, oui. Car il y a aujourd'hui quelques irréductibles, quelques fous magnifiques, prêts à tout pour retrouver leur passion de la scène, faire honneur au rituel du rideau rouge qui s'ouvre, être – surtout – au rendez-vous du public. Avec de vraies gens, oui, fussent-ils masqués. Avec leurs yeux ébahis, avec leurs rires qui fusent, leurs larmes prêtes à affleurer. Avec leurs mains qui applaudissent.

Parmi eux, la compagnie de la chorégraphe Michèle-Anne De Mey, Astragales, qui s'apprête à aller jouer *Cold Blood* à Taïwan, début avril. Le spectacle, créé en 2015 avec le cinéaste Jaco Van Dormael et un collectif de créateurs, a tourné un peu partout dans le monde, sur presque tous les continents, vu par 250.000 personnes, et a été traduit dans neuf langues. Tout comme *Kiss & Cry*, autre succès planétaire (2011), *Cold Blood* confronte cinéma, danse, texte, théâtre, technologie et bricolage. Nous avons déjà maintes fois rappelé, en ces pages, l'enthousiasme que ces spectacles suscitent. *Cold Blood* est une expérience d'une beauté à couper le souffle. Son succès est tel qu'il a fallu que la compagnie mette sur pied deux équipes de travail... et parfois une troisième.

Quinze jours sans sortir de sa chambre d'hôtel

Histoire folle, donc. Car dès le début de la semaine prochaine, une équipe de neuf personnes (cameraman, danseurs, manipulateurs, régisseur, réalisateur, assistant) va s'envoler vers l'Asie en acceptant, pour avoir le droit de jouer le spectacle devant un vrai public, de se mettre durant un mois en confinement strict.

Le programme imposé est des plus drastiques. Dès l'arrivée à l'aéroport de Taïwan, des voitures sanitaires vont transporter les membres de l'équipe vers l'Hôtel Imperial de Taipei, où chacun sera obligé de garder sa chambre, en solo, durant quinze jours. Aucune

sortie de la chambre ne sera autorisée. Les plateaux de repas seront glissés sous la porte. L'interdiction est ferme. Chaque membre de l'équipe sera traçable. « Si on sort de la chambre, on est passable de prison », nous explique Michèle-Anne De Mey.

Après ces deux semaines de retraite monastique, les neuf seront transférés, toujours via convois sanitaires, vers un second hôtel. Où seules les sorties essentielles (pour chercher de quoi manger ou faire un jogging) seront autorisées. Ce deuxième confinement durera sept jours. Après quoi seulement, « on pourra commencer le travail, dans le théâtre » (l'immense National Kaohsiung Centre for the art, à Taipei). Deux semaines de répétition, puis enfin !, six représentations.

Le décor voyage sur les mers

« Il a fallu, pour le casting, trouver une équipe qui voulait bien accepter les conditions de Taïwan », reprend Michèle-Anne De Mey. Ces conditions ? Outre l'enfermement solitaire de trois semaines, un permis de travail, un formulaire de bonne santé « sur l'honneur », l'envoi du décor par bateau (plusieurs containers, qui voyagent déjà depuis plusieurs semaines sur les mers)... et un test négatif, effectué maximum 72 heures avant de toucher le sol de Taïwan. Si une seule personne est testée positive, tout ce beau projet s'écroulera et chacun restera au plat pays. Le suspense est total.

Tout le monde n'a pas accepté ces conditions. A commencer par Jaco Van Dormael, claustrophobe, qui ne peut envisager de se retrouver cloîtré nuit

et jour dans une chambre pendant deux semaines. D'autres ont des raisons familiales... cinq semaines d'absence, c'est beaucoup. Et au retour en Belgique, un nouveau confinement sera encore nécessaire.

« Le prix à payer pour faire notre art »

Cinq semaines au bout du monde dont trois en cellule dorée, c'est énorme. Est-ce bien raisonnable ? Michèle-Anne De Mey s'anime : « Oui, on fait tout ça pour ça... c'est-à-dire pour faire notre métier. » C'est dingue ? « Moi, je crois que c'est encore plus dingue de répéter sans jouer, comme cela se fait partout pour l'instant, en finissant le plus souvent par une simple captation vidéo, en version

streaming. Ce n'est pas pour cela que l'on fait ce métier. Ce n'est pas de l'art vivant. Alors partir là-bas, au bout du monde et dans ces conditions, oui, pour nous c'est le prix à payer pour faire notre art tel qu'il est, tel que nous continuons de le rêver. »

Le prix à payer, c'est aussi un sacré casse-tête administratif. Les représentations internationales de *Cold Blood* sont programmées deux ou trois ans à l'avance. Les contrats sont complexes. Et soumis, depuis mars 2020, à la valse-hésitation liée aux caprices de la crise du covid. « Cela fait un an qu'Hélène Dubois, productrice et administratrice à Astragales, gère les annulations, les contrats temporaires, les reprises, les formations d'équipe... » Récemment, des dates ont été reportées ou annulées aux Etats-Unis, à Singapour, en Suède, en Allemagne, en Ecosse... Il a fallu, à chacun de ces petits coups de théâtre, répondre rapidement, au prix d'un travail administratif souvent démesuré.

Le festival de Taïwan, annulé jusqu'il y a peu, est le seul à avoir confirmé qu'il se déroulera, finalement, et face à un vrai public.

Il a fallu, pour le casting, trouver une équipe qui voulait bien accepter les conditions de Taïwan

Michèle-Anne De Mey

Chorégraphe

”

Pour Michèle-Anne De Mey, qui a traversé l'année 2020 en étant confrontée à de lourdes épreuves, cette tournée d'exception revêt une importance toute symbolique. « Il y a plein de gens autour de moi qui vont très mal, avec tout ce qui se passe... et je les comprends. C'est catastrophique. S'il n'y a pas chez nous un plan fort pour défendre la culture et la qualité artistique, le danger est énorme. » Elle rajoute, philosophe : « Aujourd'hui, c'est la pandémie. Mais d'autres avant nous ont connu des guerres. Tout cela nous rappelle que vivre, c'est aussi un processus de survie... »

Cold blood ne peut tomber mieux : c'est un spectacle sur la mort. On s'y interroge sur le sens de l'existence, sur nos testaments affectifs. On y exprime notre besoin universel, du moins quand la vie est en jeu, d'aller à l'essentiel. On y dit ces trois mots, qui bouclent le spectacle : « Vous êtes vivant ! » Trois mots, et comme un mantra qui par les temps qui courent peut se répéter avec la même ferveur de Bruxelles à Taïwan.

Alors oui, gageons que cette histoire-là, celle d'un périple fou dans un moment de l'Histoire pas moins unique, méritera un jour d'être racontée à nos petits-enfants.



Notre choix du jour

Les lieux de spectacle sont fermés mais la culture continue à exister. Chaque jour, nous vous proposons une chose à faire, à lire, à écouter, à regarder en ces temps confinés.



Larry Coryell et Philip Catherine : Last Call

Deux magnifiques guitaristes. L'Américain est décédé en 2017, le Belge ne cesse de jouer. Cet album est la captation d'un concert à la Philharmonie Berlin, le 24 janvier 2017. Quatre semaines avant la mort de Larry, à 73 ans. Coryell à la guitare acoustique, Catherine à l'électrique. Quatre morceaux à deux, deux de Larry, un de Philip, une reprise de *Manhã de Carnaval* du film *Orfeu Negro*. Les arabesques s'entrelacent, les sonorités se marient, c'est sublime. Et puis Philip fait un duo avec le pianiste suédois Jan Lundgren sur *Embraceable You* de Gershwin et Larry un duo avec le contrebassiste suédois Lars Danielsson sur le *Bags' Groove* de Milt Jackson. Et enfin ces quatre-là plus le trompettiste italien Paolo Fresu jamment sur *Green Dolphin Street* d'Oscar Peterson. Cet album est soufflant. De précision sonore, de beauté musicale, d'inventions harmoniques, de complicité, d'exubérance aussi. A écouter, réécouter et réécouter encore pour en saisir toutes les nuances, toutes les munificences et l'immense plaisir de Larry, Philip et les autres de jouer ensemble. JEAN-CLAUDE VANTROYEN

distr. ACT
Retrouvez tous nos choix étoilés dans notre supplément MAD du mercredi et notre supplément Livres du samedi.